

Au son des racines

Léa Touzé

Numéro 8, printemps 2017

Le 8e feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Touzé, L. (2017). Au son des racines. *TicArtToc*, (8), 18–21.

LÉA TOUZÉ

An son des racines

Photo : Dominique Souillard » »

Barcelonaise de naissance, **Léa Touzé** a grandi proche des milieux communautaires dans un quartier d'immigrants andalous, bercée par la rumba, la salsa et le flamenco. Chantant depuis l'enfance, elle s'initie au solfège et à la harpe puis entre au Conservatoire avant de commencer des études en éducation sociale et parallèlement en technique de scène, arrimant ainsi ses deux passions : l'intervention sociale et l'art. Auteure-compositrice-interprète, elle a fait naître deux projets de création : *La Léa pour chanter l'errance* et *Las Mechas*, un collectif de son *jarocho* féministe. Léa est également l'instigatrice du *Projet Boussole* favorisant la proximité entre les cultures autochtones mexicaines et québécoises.

Je ne suis pas autochtone.

Je suis une immigrante accueillie sur un territoire non cédé par les peuples qui continuent de subir la « Loi SUR les Indiens », une loi coloniale qui étouffe les Autochtones depuis plus de 150 ans maintenant. Juste à l'écrire, j'ai honte.

Je cultive un projet d'échange entre deux communautés autochtones du Québec et du Mexique ; articulé autour du théâtre et de l'audiovisuel, ce projet a pour ambition de nous aider à réfléchir sur l'identité avec les jeunes et les aînés d'ici.

En fait, *Projet Boussole* vise à bâtir un pont entre deux cultures sœurs, un espace possible pour ouvrir un dialogue et retracer les histoires disparues consécutivement aux incessantes colonisations que ces peuples ont subies.

J'ai connu le Mexique lors de tournées de théâtre dans plusieurs villes et communautés : à chaque démontage, je n'étais jamais prête à repartir.

« La rencontre ne fait que commencer » me disais-je, en voyant des étincelles dans les yeux des enfants, des questions dans ceux des adultes, les imaginaires planant à la suite du spectacle... Et on reprenait la route. Toujours trop tôt pour mon cœur.

Je l'arrachais à chaque départ alors qu'il voulait s'enraciner.

Un rêve a commencé à se tracer dans l'urgence de s'accomplir.

Je voulais connaître la réalité des communautés autochtones en offrant la seule chose que je possède : l'espoir en l'art.

Je suis une immigrante accueillie sur un territoire non cédé par les peuples qui continuent de subir la « Loi SUR les Indiens »

J'ai réuni mes amies pour créer une communauté d'apprentissage mutuel : le jeu, le théâtre, la photo, l'écriture, les témoignages audio, la philosophie, les marionnettes... Pour partager ces langages avec les autres en découvrant nos différents univers.

Décembre 2016

Après trois rencontres d'étape dans la communauté innue de Matimekush-Lac-John avec les jeunes de l'école *Kanatamat* et les aînés, l'équipe mexicaine fait sa première rencontre avec le froid de la Haute-Côte-Nord : deux Autochtones nahuas représentent la communauté de Santa Ana Tlacotenco,

accompagnés du directeur et de la chorégraphe de la compagnie de théâtre Avido.

Les Nahuas ont appris leur langue aux comédiens pour créer un spectacle de théâtre nahuatl/espagnol afin de sensibiliser les jeunes à l'importance de la langue autochtone et des traditions ancestrales.

En route pour Sept-Îles, nous écoutons les chants traditionnels innus. Les Nahuas trouvent plein de sons qui ressemblent au nahuatl. Pour la première fois, ils touchent la neige. La connexion avec ce nouveau territoire commence.

Ils ont hâte de rencontrer le peuple innu. Ils ont plein de questions.

Escale à Mani-Utenam : la communauté innue de Sept-Îles, chez une famille qui nous parle des pensionnats. L'équipe mexicaine n'est pas si surprise ; au Mexique, ça arrive encore aujourd'hui : les enfants autochtones disparaissent, sont abusés, les femmes aussi, les hommes également, sans programme ni mesures légales pour les protéger.

Mars 2016

À Matimekush, nous nous attelons à présenter de loin une communauté autochtone du Mexique, pointer quelques enjeux, partager des images, lancer des idées... Et apprendre de la communauté innue.

Nous avons joué avec les aînés, créé un spectacle avec les ados : « Fièvre d'être innue » pour écouter parler de la vie dans le bois, en langue innue et en français ; des adultes ont partagé leurs témoignages de vie.

Janvier 2016

Nous sommes revenues pour jouer, partager, réfléchir à la première personne, au « MOI », avec les ados. Ils ont travaillé à faire leur propre autoportrait en photo, créer des collages, des écrits, raconter en innu et fabriquer des marionnettes...



Juin 2015

L'école Kanatamat de Matimekush-Lac-John nous invite à faire la mise en scène d'un conte traditionnel innu. Mon cœur a encore senti les racines pousser, j'ai compris qu'on devrait revenir plusieurs fois pour tisser un vrai lien de confiance, approfondir dans le jeu, la réflexion, les relations avec la communauté.

Durant quatre jours, enfants, ados et aînés ont travaillé ensemble pour adapter le texte en français, dans la langue innue propre aux jeunes et celle plus traditionnelle, utilisée par des aînés, répéter, créer les costumes, le décor, une marionnette géante...

Le 21 juin, lors de la Journée nationale des Autochtones, nous avons présenté

« L'enfant abandonné. L'origine de l'été ». La salle communautaire était pleine.

C'était aussi le solstice, San Juan au Pérou, la fête à Monia, mon amie « artisane » (celle qui tisse les arts), et une des plus belles journées de ma vie.

Toutes ces étapes étaient nécessaires pour apprendre à connaître une communauté, un peuple, une histoire, un territoire, une nouvelle façon de vivre, de travailler, de communiquer, de partager, de respirer, de penser, de respecter.

Je continue toujours d'apprendre.

À écouter.

Le silence.

Ma première visite en Amérique, c'était au Pérou pour l'adoption de celle qui deviendrait ma petite sœur. Avec elle, j'ai « découvert » le racisme. Celui qui vit dans le regard, muet, perçant, dans chaque coin de notre ignorance. J'étais étouffée par l'impuissance, incapable de lui épargner cette cruauté insaisissable, le mépris des regards.

Je suis aussi sœur aînée d'un homme blanc qui jouit de tous ses privilèges.

Et je suis moi-même blanche, *istaksiwatl* en nahuatl de Tlacotenco, consciente de mes privilèges, et ce, même si je suis femme, même si je suis immigrante.

Je suis la fille d'une Espagnole et d'un Français, peuples antagonistes historiquement.

Fille de deux peuples colonisateurs, je porte une dette historique en constatant encore aujourd'hui les dégâts causés par les envahisseurs.

C'est une dette historique que nous devrions payer à coups de vérité, d'humilité, d'actions réparatrices.

L'Amérique n'a pas été « découverte », mais dévastée, pillée, violée, meurtrie, exploitée, censurée, brisée.

La liste des hontes est vaste comme l'horizon. Je demande pardon souvent.

Québec, terre d'accueil...

Depuis mon arrivée, j'ai dû entendre des discours racistes envers les Premières Nations et me battre contre eux. Ce sont les mêmes arguments que ceux qui sont énoncés contre les Gitans ou les Arabes en Espagne.

Au Québec aussi, on banalise l'oppression à coups de clichés et de blagues déplacées.

Je remets en question une identité québécoise qui ne tient pas compte des peuples

Araceli, ma grand-mère, parlait de livres, voyages, histoires pour faire rire, de son père qui faisait du théâtre avec les ouvriers, des Gitans qu'il admirait.

Mon grand-père, anarchiste, s'est fait voler ses terres par son frère fasciste.

Sa femme, ma tante, nous nommait « Gitans » comme s'il s'agissait d'une insulte.

Nous étions enfants, humbles et heureux, nomades, nés après 40 ans de dictature et un faux coup d'État pour nous retrouver avec un roi imposé par le même régime qui avait presque tué mon grand-père dans un camp de concentration.

Gitans ?

Et pourquoi pas !

Nous en avons fait une fierté : entre nous, nous nous appelons « gitana/gitano », c'est un honneur. On s'aime, on rit, on chante, on discute, on pleure... On vit !!

Araceli, la plus grande femme de ma vie.

On chantait partout, on riait malgré tout.

Tant que je ne comprendrai pas les peuples de ce territoire, je serai une étrangère, icitte

autochtones. J'ai besoin de comprendre où je marche. Moi, l'étrangère.

Aujourd'hui, je veux croire que c'est peut-être en Amérique, ce dernier continent envahi, que l'on pourrait commencer à déconstruire les mécanismes coloniaux qui sont encore en cours. Écouter les Autochtones, être prêts à renoncer à notre confort, travailler pour la guérison des peuples...

Éventuellement, quitter le territoire si on nous le demandait ?

J'ai grandi dans un quartier ouvrier où l'entraide était la seule façon de vivre dignement entre immigrants des quatre coins du monde. C'était une démocratie de petite échelle pour décider de nos rues, nos quartiers, nos territoires, nos cultures.

L'Europe tourne le dos aux réfugiés, aux Sahraouis, aux immigrants...

Quand tournera-t-elle le dos aux armes, aux mensonges, à l'injustice ?

Mes grands-parents ne voulaient pas parler de la guerre d'Espagne.

Nous avons vécu le silence d'une révolution écrasée sous les armes des nazis, des puissances européennes.

Elle connaissait toutes les paroles des anciennes coplas de la radio des années d'après-guerre.

L'Alzheimer avait tout effacé, sauf la musique.

Aujourd'hui je chante pour elle, qui rêvait d'être écrivaine à l'étranger, les vers que j'ai tracés en cachette pendant toutes ces années de détours.

J'écris, je fais pousser mes rêves.

En espagnol, en français.

Mes racines font la paix.

Chanter, trahir l'ennui :
chez moi, c'est nulle part,
puis partout,
et parfois, autrui.

Là où la mer berce mes souvenirs.

Ma place est sur la route de l'apprentissage.

Je continue de tisser des liens,
des arts à la rencontre de l'autre : toi ?

Tant que je ne comprendrai pas
les peuples de ce territoire,
je serai une étrangère, icitte.

Merci de votre accueil. **TOC**

Entrevue avec
Lucien McKenzie
à l'ancienne Matimekush
pour le *Projet Boussole*,
en mars 2016.